

- THE YAO VILLAGE -

A study in the social structure of a Nyasaland tribe

J. Clyde MITCHELL .

Le livre de J.C. MITCHELL se situe dans le cadre d'une série d'études organisées après la seconde guerre mondiale, par le Rhodes-Livingstone Institute, et consacrées à l'Afrique Centrale Britannique. Ces travaux visaient plus précisément à traiter un problème jusque là peu abordé par la littérature anthropologique, celui des villages, de leur organisation interne et de leur situation en tant qu'unités au sein des sociétés globales. Le rôle des headmen de villages restait également à étudier (1). C'est donc en faisant de leurs villages le centre de son analyse, que J.C. MITCHELL rend compte de la structure politique des Yao et de leur organisation sociale.

Cette démarche est justifiée par la réalité sociologique, car le village est bien l'unité essentielle de la société : groupe politique minimal, il est aussi le cadre de la vie communautaire régie par les règles de la parenté. Se référant à l'idée même que les Yao se font du village (musi), J.C. MITCHELL le définit comme un "ensemble distinct de huttes occupé par un groupe de parents qui reconnaissant leur propre identité contre des groupes semblables".

Après quelques données écologiques et démographiques, l'auteur fait un tableau historique indispensable à la compréhension de l'ordre politique actuel, et montre que, malgré les transformations politiques et économiques de la société, la structure des communautés villageoises a pu, quant à elle, se maintenir pratiquement inchangée depuis 1880. L'étude du village distingue, pour les commodités de l'analyse, tout d'abord son rôle au sein de la chefferie moderne, puis sa structure interne. Ces deux aspects sont en fait liés dans la réalité car "il y a un continuum de relations sociales, et l'organisation interne du village reflète sa position dans la structure totale" (p. 3).

I - LES CONDITIONS HISTORIQUES DE L'ORGANISATION POLITIQUE MODERNE

Une étude sommaire du passé des Yao permet de mettre en évidence trois séries de faits historiques dont les incidences étaient encore repérables au moment de l'étude réalisée sur le terrain de 1946 à 1949. C'est tout d'abord l'ordre chronologique d'invasion et de migration des différents groupes ethniques, permettant de distinguer selon leur ancienneté trois couches sociales. L'une d'elles, constituée par les Yao qui pénétrèrent les premiers au Nyasaland, détenait et détient encore l'essentiel du pouvoir politique. Cette prépondérance est, en second lieu, à mettre en relation avec le dynamisme commercial et guerrier des Yao, spécialisés dans un actif commerce de traite avec les Arabes. La colonisation enfin, en changeant radicalement, par l'abolition de la traite, leur rôle économique, transforma la nature du pouvoir de leurs chefs, sans toutefois toucher à l'organisation politique formelle des chefferies.

(1) "The Village Headmen in British Central Africa" Gluckman M. - Mitchell J.C., *Barnes J.A. Africa* 19, 2 April 1949 89-106.

1°) Les Yao émigrèrent vers 1850 de leur lieu d'origine que les traditions situent en Afrique Portugaise. On ne connaît ni leur organisation sociale antérieure, ni les causes de leur dispersion. Une partie d'immigrants pénétra pacifiquement au Nyasaland dont ils forment actuellement les trois quarts de la population (117.000 en 1945). Les habitants autochtones, les Nyanja, presque totalement déplacés par les Yao, forment le dernier quart, avec les Nguru, venus eux aussi de l'Afrique portugaise au début du siècle. La distribution actuelle de la population permet de suivre encore le tracé de l'invasion, les districts les plus proches de leur point d'entrée au Nyasaland (Fort Johnston) montrant la plus forte proportion de Yao. Les trois couches ethniques ne sont pas linguistiquement apparentées. Néanmoins, elles ont de grandes ressemblances culturelles: structure de parenté matrilineaire et mariage uxori-local, vie au sein de communautés villageoises placées sous l'autorité des headmen de villages.

La chefferie moderne donne un cadre politique commun aux groupes descendants des Nyanja "Autochtones", des Yao "Envahisseurs" et des "Nouveaux Venus". Cette unité n'est pas, par contre, réalisée au niveau des villages qui restent ethniquement homogènes, en raison de la rareté des internariages. Ces villages forment une hiérarchie basée sur le principe de la préséance historique qui, si elle est idéologiquement attribuée aux "Autochtones", donne l'avantage dans la réalité aux Yao "Envahisseurs", détenteurs de la chefferie (1). On pourrait se demander comment cette distinction de couches sociales basée sur des critères ethniques et historiques n'a entraîné qu'une inégalité statutaire liée au rôle politique et au prestige social. Elle n'a pas donné lieu en effet, comme ce fut le cas dans d'autres régions de l'Afrique, à l'apparition de castes ou de pseudo-classes, en tout cas de groupes qui, avec la détention du pouvoir politique, avaient le contrôle économique et social du pays. J.C. MITCHELL ne fait que poser le problème et suggère une corrélation entre l'absence d'une stratification marquée et les mécanismes assurant la fission et le déplacement des villages (p. 77). Il faudrait néanmoins revenir sur cette question.

2°) Le pouvoir politique traditionnel des chefs Yao était étroitement lié à la traite des esclaves dont ils avaient le contrôle. Ils pouvaient seuls assurer la protection militaire des caravanes allant de l'intérieur vers la côte, et détenaient la poudre à fusil qu'il distribuaient à leurs dépendants. Les headmen de villages devaient donc reconnaître leur autorité pour s'adonner au trafic des esclaves et aussi pour être protégés des entreprises des chefs voisins. La traite permettait également aux chefs d'accroître les unités qu'ils contrôlaient en leur adjoignant des lignées d'esclaves. Elle leur donna enfin, avec la conversion à l'Islam, un dernier facteur de prestige. L'Islam garde d'ailleurs encore au Nyasaland une signification plus politique que religieuse, dans la mesure où ses adeptes sont les descendants des Yao envahisseurs.

3°) Les Britanniques réduisirent les chefs sans trop de peine, car les divisions internes et externes des chefferies étaient telles que, loin de s'unir contre le colonisateur, chefs et headmen tentèrent plutôt de s'en faire un allié les uns contre les autres. L'abolition de l'esclavage et la soumission des chefs changea la nature de leur pouvoir, avec la perte de leur prestige guerrier, et l'amodrit considérablement à la suite du départ des lignées esclaves qu'ils contrôlaient. Les chefs durent alors s'appuyer sur l'administration européenne et leur compétition politique n'eut plus pour objet que de s'en faire un soutien.

(1) Elle apparaît aussi dans le droit foncier, basé sur la règle du premier occupant. Cf J.C. Mitchell - Preliminary Notes on Land Tenure and Agriculture among the Machinga Yao - Human Problems, 10, 1950 1-13.

Si l'analyse de J.C. MITCHELL dégage avec soin les conséquences politiques actuelles de ces conditions historiques, elle laisse par contre de côté les conséquences des transformations économiques et administratives introduites par la colonisation, particulièrement en ce qui concerne les systèmes de coopération et de compétition entre parents et alliés. On peut regretter d'ailleurs la quasi-absence des données économiques et écologiques dont on aurait aimé voir la relation à la partition et à la mobilité des unités villageoises. Néanmoins, depuis la dislocation des plus importantes de celles-ci, à la suite du départ des lignées esclaves, la taille moyenne est restée de 10 à 15 huttes, malgré une forte expansion démographique et des transformations économiques qui auraient pu contribuer à la formation d'unités plus importantes. Ceci pourrait indiquer le caractère déterminant d'une part, des conflits s'exerçant au sein du matrilignage, ne permettant au village qu'une cohésion momentanée, et de la compétition politique entre leurs headmen d'autre part.

II - ORGANISATION POLITIQUE ET STRUCTURE SOCIALE DES YAO : La Chefferie

Trois ordres de groupements sociaux font apparaître deux types d'unités assurant à des niveaux différents la cohésion de la société. De petits blocs de parenté matrilinéaire forment le cœur du village auxquels s'adjoignent deux ou trois matrilignées au headman. Matrilignage initial et lignées rattachées descendant des femmes du headman sont donc les groupements composant le village. Celui-ci, en tant que communauté sociale et politique, affirme son identité contre d'autres communautés semblables, et s'intègre à la chefferie, cadre de regroupement essentiellement politique. Ainsi, l'étude de la chefferie et de la hiérarchie des villages qui la composent décrit le système politique des Yao, tandis que l'étude du village au niveau de ses relations extérieures et de sa structure interne, montre les relations présentées par la structure sociale avec l'organisation politique.

Le processus politique au niveau de la chefferie est caractérisé par la compétition des headmen entre eux et par leur antagonisme au chef. Ce dernier représente la chefferie tant auprès de l'administration que vis-à-vis de ses subordonnés. Les luttes traditionnelles entre les chefferies ont disparu, et les rapports entre les villages frontaliers ne sont pas différents des rapports qu'ils entretiennent avec les villages de l'intérieur. Toutefois, ces chefferies se distinguent encore clairement les unes des autres sur le plan religieux. Le chef en effet pratique encore le culte des ancêtres - tombé d'ailleurs en désuétude - et préside aux rites de fertilité. Les membres des autres chefferies ne participent jamais à ces cérémonies, ni aux rites commémorant la mort du chef.

Les buts de la compétition politique sont la reconnaissance par l'administration européenne, l'obtention du droit d'initiation des garçons et des filles, et enfin le droit de porter le turban rouge, insigne des chefs politiques du rang le plus élevé. J.C. MITCHELL montre par une série de tableaux statistiques que ces trois marques de rang sont en corrélation avec, d'une part, les liens des headmen aux chefs et, d'autre part, l'importance des villages contrôlés. Sur le premier point, les descendants des Yao "Envahisseurs" sont, évidemment, les plus favorisés, car ils peuvent faire valoir soit leur lien de parenté avec le chef, soit leur appartenance

au même clan et réclamer ainsi leur droit aux marques de rang. La taille des unités villageoises est également essentielle, car, pour être reconnus par l'administration, les chefs de villages doivent pouvoir taxer au moins vingt huttes. La lutte de prestige entre les villages représentés par leurs headmen crée une tension dans la chefferie, qui peut entraîner le départ de villages entiers dans des chefferies voisines. Néanmoins, la chefferie garde sa cohésion, aucun pouvoir politique ne pouvant devenir assez fort pour déséquilibrer le système. Le pouvoir, en effet, est lié au nombre des dépendants contrôlés, et la structure interne des communautés villageoises détermine un processus perpétuel de segmentation et de fission.

Le village -

La structure du village est soumise dans le temps et dans l'espace aux déterminismes internes du matrilineage dont l'unité est quotidiennement démontrée. Un individu en effet ne s'identifie que par rapport à son matrilineage, envers qui il a des devoirs et de qui il est en droit d'attendre de l'aide en cas de besoin. La valeur mystique de ce groupe de parents est également affirmée à l'occasion de la mort d'un de ses membres, et la sorcellerie y apparaît aisément en cas de fission. Le matrilineage, étant donné sa localisation et son identification au village, est d'une faible profondeur généalogique et, après sa rupture, les liens de parenté sont oubliés. Les lignes de fission des groupes de parents formant les communautés villageoises sont de deux sortes. Dans le cas d'un hameau formé par un seul matrilineage, le clivage s'opère au niveau des groupes de soeurs-siblings (mbumba); par contre, dans le cas d'un village formé d'un matrilineage et des lignées qui lui sont rattachées, le clivage s'opère au niveau de ces dernières. Néanmoins, pour le hameau, comme pour le village, le processus de segmentation est déterminé par le conflit de deux principes de base: le mariage uxori-local et l'autorité sur le lignage détenue par les hommes.

L'uxori-localité, en éloignant l'homme de son matrilineage, le prive du soutien de celui-ci et du rang qu'il est en droit d'y obtenir avec l'âge. De plus, nouveau venu dans le village de sa femme, il ne peut y espérer un statut élevé. Enfin, s'il est originaire d'un village haut placé dans la hiérarchie, son intérêt est d'y rester. Ceci détermine en grande partie la fréquence des mariages spatialement proches (70 %) qui ont pour avantage de ne pas trop éloigner un individu de son matrilineage. Pour la même raison, le mariage avec une cousine croisée vivant dans le même village est préférentiel (1). Enfin, un homme peut espérer obtenir de ses beaux-frères la permission, rarement accordée, de faire venir sa femme dans son propre village. Le paradoxe entre l'autorité des hommes sur leur matrilineage et la règle générale de l'uxori-localité n'est résolu qu'au niveau du headman, pour qui le mariage est viri-local. La fonction interne du headman de village, quant à elle, est liée à la structure du matrilineage. Le lignage est segmenté en groupes de soeurs-siblings, comprenant également leurs frères, leurs maris et leurs enfants. Les groupes sont en principe pris en charge et contrôlés par le frère aîné, lui-même sous la dépendance de son oncle maternel, chef du matrilineage et donc headman du village.

(1) Un homme ne peut cependant prendre femme dans une section de lignage où l'un de ses frères s'est déjà marié, ce qui élargit nécessairement le champ des relations matrimoniales.

Ce premier, pour ne pas perdre son statut de gardien du groupe des soeurs, doit devenir headman à son tour, s'il veut échapper à la règle de l'uxorilocalité. Il ne le peut qu'en faisant sécession et en fondant un nouveau village. Encore lui faut-il gagner la confiance du groupe des femmes qui doivent accepter de le suivre, et peuvent de toute manière lui préférer un frère cadet, ou donner la préférence à son oncle maternel. On voit là l'importance réelle des femmes dans la fission du lignage et, par là même, dans la scission des villages. Ceci est d'ailleurs contesté sur le plan idéologique où la femme apparaît comme une enfant et n'est rien sans la protection des hommes. La fission des villages plus complexes formés de plusieurs matrilineages suit le même modèle. Rappelons que ces lignées sont issues, soit des descendants du headman, pour qui le mariage est uxoricole, soit des descendants d'un individu qui a obtenu de ses beaux-frères que sa femme vienne vivre dans son village. Cependant, les lignes de fission sont essentiellement les matrilineages rapportées au village.

L'antagonisme entre frères et entre oncle/neveu est donc structurel, et le lignage se segmente à chaque génération, entraînant la partition du village. Ce processus, s'il est inévitable, n'est pas automatique. Les Yao, en effet, donnent une très grande valeur à l'unité du village et considèrent sa rupture comme un grand malheur. Celle-ci n'arrive qu'au moment où les calomnies, les disputes et les accusations de sorcellerie ont rendu la vie intenable. De là, pour les Yao, le rôle essentiel du headman. Lui seul, par sa personnalité et par son autorité, peut momentanément prévenir les sécessions/^{ou} arbitrant les conflits. Son devoir est de maintenir l'unité du village, ce qui lui est solennellement rappelé lors de sa prise de fonction. La charge de headman, si elle est enviée pour le prestige social et politique qu'elle donne, est par contre jugée contraignante et difficile à assumer, particulièrement si le headman est fondateur d'une lignée jointe au village. Il est alors pris entre le devoir légal de soutenir son matrilineage et le soutien moral qu'il doit accorder à ses propres descendants. S'il n'arbitre pas avec équité entre les deux, il est responsable de la désertion qu'il s'ensuit (1).

On voit donc que le village Yao est en perpétuelle transformation. Il accomplit un cycle dans le temps dont les phases successives sont l'installation, puis au fur et à mesure de son accroissement, la différenciation interne qui aboutit enfin à la rupture finale, et à la création de deux nouvelles unités villageoises (la création d'un nouveau village prend de trois à quatre ans). La différenciation interne du village en groupes au sein du matrilineage fondateur et en lignées subsidiaires est concrétisée dans l'espace par la disposition des huttes, groupées en sections correspondant à ces lignées.

J.C. MITCHELL a particulièrement réussi à exprimer la relation d'une superstructure politique à une infrastructure de parenté, la première étant saisie au niveau de la chofferie, hiérarchie de villages, tandis que la seconde apparaît au niveau de l'organisation interne des villages. En opposant à la stabilité de l'une le changement incessant qui affecte les autres, il a montré comment les mécanismes de la parenté jouent différemment selon les niveaux de la réalité sociale où ils s'exercent. On regrettera de ne pas en savoir davantage sur les données écologiques et économiques relatives à la vie des villages. Ceux-ci étant essentiellement des communautés rurales, il n'aurait pas été inutile de connaître leurs techniques agricoles et leur mode d'insertion dans l'économie monétaire. Cela aurait peut-être contribué à expliquer plus complètement le processus des migrations villageoises qui, parfaitement décrit sur le plan de la structure sociale et politique, demeure obscure au niveau de la vie quotidienne des Yao.

C. VIDAL

(1) Il n'en était pas de même autrefois où les lignées subsidiaires étaient des lignées d'esclaves ne pouvant quitter le village sous peine de mort.